

## Superstitions

Francesco Masci  
« Petite Collection », Allia, 112 pages.

En avril 2005, sortait, aux éditions Allia, un essai de Francesco Masci intitulé *Superstitions*. S'y croisaient, l'instrumentalisation de l'art en cosmétique conservateur, et l'intoxication de la culture par le culte de l'attente de l'événement. S'y reflétaient, la mise en jeu de l'impuissance sur la réalité à travers la superstition d'un monde et d'un futur déjà morts ou qui n'en finissent pas de mourir... Avec cet essai, l'on est sûr que ce n'est pas par l'art que la révolution a eu ou aura lieu, bien au contraire l'art sert à ce que la société ne soit pas révolutionnée. Alors où et sous quelle forme s'insinuerait la *kat-echon*, la « puissance qui retient », capable d'empêcher l'effondrement du monde dans le chaos ?

### Extrait d'un entretien de Francisco Masci avec Jean-Paul Thibeu

**Jean-Paul Thibeu : j'aimerais savoir, d'une part qu'est-ce qui t'a poussé à mettre en œuvre cet essai, et d'autre part pourquoi, à tes yeux, « l'art est un champ d'expérimentation idéal » ?**

Francesco Masci : Je pourrais te répondre que cet essai naît d'une irritation. Le spectacle grotesque de tous ces satisfaits sur la terre qui est en train de pourrir avec la pourriture qui monte le long de leurs jambes, pour reprendre une image de Canetti. Ces satisfaits en question sont les agents de la culture, artistes, philosophes, écrivains, tous les petits soldats fanatiques d'une guerre qui n'a jamais eu lieu. Si l'on parcourt l'histoire de la culture des deux derniers siècles, c'est-à-dire de la culture moderne, on tombe (toutes expressions confondues) sur une quantité étonnante de déclarations belliqueuses - peu importe qu'elles soient adressées au monde ou à la société -, dont l'on peut facilement retrouver l'origine idéologique dans une même matrice révolutionnaire-messianique. L'unique attitude herméneutiquement correcte qu'on peut avoir devant ces déclarations, si l'on veut comprendre toute leur portée, consiste, comme je l'ai fait, à les prendre le plus possible à la lettre, en évitant toute exégèse métaphorique. La confronta-

tion avec la réalité et donc le constat d'une contradiction problématique, peut-être aussi dramatique, deviennent alors nécessaires. En ce sens on pourrait dire que cet essai est aussi l'aboutissement d'un long apprentissage de la déception. Ce qui reste de toute cette tradition très agressive qui va du groupe des jeunes conspirateurs d'Iéna (ces « séraphins orgueilleux » comme les appelait Wieland<sup>1</sup>) jusqu'aux situationnistes les plus attardés, est, somme toute, d'une grande pauvreté : des musées nationaux camouflés en squats, des squats tristes comme des musées, des professeurs de philosophie jouant les prophètes de la révolution de colloque, des Festivals de littérature et des Biennales dans chaque village de France... Le moment me semblait venu de sortir de cette autocomplaisance moralisatrice, si caractéristique des agents de la culture - et qui n'est après tout qu'une version faible d'un « complotisme » politiquement suspect (la criminalisation de l'ennemi) - et d'aller voir si cet apparent échec des prétentions « eschatologiques » qui caractérisent la culture moderne n'était pas quelque chose qui faisait constitutivement partie de sa substance. En pratique, je suis partie d'une intuition : que les prophéties d'anéantissement du monde sur lesquelles prospère la culture moderne, et le « devenir culture » du monde, ne sont peut-être pas deux phénomènes contradictoires mais deux conséquences nécessaires d'un même destin et que l'histoire de la culture moderne est une affaire passablement plus complexe que le récit édifiant qu'on nous débite éternellement selon lequel un projet ô combien noble (changer le monde, le faire disparaître) a été corrompu et ruiné par un cynique très puissant (le capitaliste méchant, le bourgeois borné). Si, en parcourant cette histoire de manière nouvelle, comme j'ai essayé de le faire, je me suis souvent arrêté sur des épisodes qui font partie de l'histoire de l'art, et j'en viens ainsi à ta deuxième question, c'est que je suis convaincu que la culture moderne naît exactement grâce à un changement radical (et dont on n'avait jusqu'à maintenant jamais vraiment tiré toutes les conséquences) du statut de la représentation. Or, l'art pouvait revendiquer, jusqu'à ce moment-là, une sorte d'au-

torité légitime sur les questions de représentation, et il est, me semble-t-il, le terrain idéal où aller chercher les traces laissées par cette révolution. Il s'agit de ce que j'appelle la fin de la longue dictature platonicienne, lorsque les images cessent de représenter quelque chose qui leur est extérieur et ontologiquement supérieur, pour ne représenter qu'elles-mêmes. Elles ne sont plus le reflet de la vérité mais vérité pleine, autojustifiée et autoréférentielle. Ce bouleversement des rapports entre le réel et sa représentation permet au sujet, qui devient avec la modernité essentiellement un sujet esthétique, d'être désormais indélogeable de sa position souveraine. Mais il faut aussi ajouter que, suite à cette révolution, l'art a progressivement perdu, à l'intérieur de la culture, sa

position privilégiée dans la reproduction de subjectivités fictives, en se transformant en une machine à événements déjà désuets. Son histoire récente est aussi faite d'actes de refus de cette nouvelle situation. J'ai

“ Si l'on parcourt l'histoire de la culture des deux derniers siècles, on tombe sur une quantité étonnante de déclarations belliqueuses ”

beaucoup de respect et de sympathie pour toutes les tentatives de mise en question de ce nouveau statut de la représentation, qui

1. Ndlr : Christoph Martin Wieland, poète et philologue allemand du 18<sup>ème</sup> siècle, évoque par ces « séraphins orgueilleux » le groupe d'Iéna, une école littéraire romantique proche de Schiller et de Fichte réunissant notamment les frères Schlegel, les poètes Tieck et Novalis autour de la revue Athenäum (1798-1800).



Graffiti sur un mur du club punk CBGB's à New York, 2006. « DÉLOGER LE CBGB'S : l'ennui sécrété par les musées ressemble de plus en plus à la puanteur d'une église ». © Photo : Ayaki Itoh et Carlos Quintero.

FRANCESCO MASCI  
SUPERSTITIONS

INÉDIT

est vite ressenti par de nombreux artistes comme ambigu et contraignant. Même si à mon avis, après les avant-gardes historiques, ce ne sont que des tentatives nostalgiques pour récupérer la position de suprématie perdue. Ma compréhension pour la démarche expérimentale typique de l'art des deux derniers siècles doit ressortir des pages du livre, puisque ce sont surtout des artistes, à mon étonnement, je dois l'avouer, qui se sont intéressés au livre et qui ont su accueillir ses questionnements sans préjugés hystériques.

**Puisque la culture est surestimée, elle est peut-être, elle-même, une surestimation de la créativité ? Faut-il transformer cette construction imaginaire et symbolique de la culture en un rapport plus cru à la réalité ? Cesser artistiquement de produire des métaphores et davantage travailler, « sculpter » la réalité ?**

Ma réponse va te paraître provocatrice, mais je crois que le problème est que la culture n'est pas (sur)estimée correctement. Ou alors, elle jouit d'une surestimation de type fétichiste qui l'isole dans un espace pur, qu'on croit entièrement préservé. Alors que, certes à sa manière, la culture sculpte la réalité et on doit aussi la tenir pour entièrement co-responsable du fonctionnement, que de manière irresponsable les mêmes agents de la culture jugent mauvais, de la société. C'est elle, après tout, qui est en charge de la production de cet « absent nécessaire » qui est le sujet.

**À travers la notion de « superstition », tu témoignes de ce passage de l'éthique à l'esthétique, de la forme de vie (construction anthropologique de mode de vie répondant à des nécessités aléatoires) à l'esthétisation de l'existence (construction d'un comportement esthétique et fictif). De là, tu énonces que Nietzsche s'est trompé d'ennemi : ce n'est pas la morale mais l'esthétique qui forme le sujet. Penses-tu que nous puissions encore élaborer un méta-sujet ? Peut-on imaginer une expérience qui serait simple stimulant de l'existence sans en faire de la propagande ? Car enfin ne sommes-nous pas toujours dans l'idolâtrie de l'art, de l'artiste, champion de la débrouillardise en auto-publicité ? Dans cet univers obs-**

**lète des pensées et des actes qui veulent se surpasser, se dépasser, ne faut-il pas penser, agir des méta-activités ?**

Avec cette série de questions j'ai bien compris où tu veux en venir : tu veux savoir quel serait donc pour moi le visage d'un monde sans superstitions ? Je crains devoir te décevoir en t'avouant mon incapacité à répondre à tes questions pourtant légitimes. Je suis tout à fait d'accord avec toi sur la nécessité d'envisager « un mode d'expérience indéterminé » qui ne soit pas un instrument d'auto-propagande pour le sujet. Mais mon problème est : comment en parler, comment décrire ces expériences, compte tenu des concepts historiquement orientés qui sont à notre disposition ? Quelle expérience n'est pas déjà tout de suite publique, c'est-à-dire déjà « en représentation » ? Même un refus aussi radical que le « *I would prefer not to* » de

“ *le problème est que la culture n'est pas (sur)estimée correctement* ”

Bartleby se laisse facilement détourner en slogan de publicité pour aspirant « moi nihiliste ». Je suis fortement sceptique quant à la possibilité d'opérer un changement, alors que le changement est le ressort central de ce mécanisme de conservation qu'est, depuis toujours, la culture moderne. Ce que tu appelles des « méta-activités » sont des cheminements inusités qui s'ouvrent devant nous. Cela vaut sans doute la peine de les entreprendre, à condition de ne pas oublier qu'ils traversent un terrain qui appartient entièrement à la tradition occidentale de la culture moderne. On ne sort pas d'un horizon. L'important est de ne pas en rester prisonniers. Ce qui m'intéresse dans les « protocoles méta » c'est la possibilité de traverser cette tradition différemment, avec une temporalité autre. Tu parles d'ailleurs d'un « ralentissement général », et j'aime beaucoup cette expression.

Propos recueillis par Jean-Paul Thibeau